

Les « Penn Sardin », ouvrière de la conserverie de sardines de Douarnenez dans les années 1910.

© Gusman/Leemage Des sardinières procédant à l'étêtage et au séchage des sardines sur le port de Douarnenez au début du XXe siècle



Douarnenez, la sardine, les ouvrières et les communistes

Jeudi 12 Août 2021 [Olivier Chartrain](#)

Dans le port de Cornouaille, qui, dit-on, abrite les vestiges d'Ys, la mythique cité engloutie, la sardine n'a pas fait la fortune de tous. En témoigne la grande grève des sardinières, en 1924, et les bouleversements qui l'ont suivie.

Il est difficile de ne pas tomber amoureux de Douarnenez, de la lumière sur la baie, des maisons blanches aux volets bleus et de l'île Tristan, face à l'actuel port de plaisance, qui a donné son nom (« Douar an enez », la terre de l'île) à la ville... Ça l'est peut-être encore plus quand on connaît son histoire. Une histoire de sardines, de femmes et de luttes, dont les dernières traces physiques finissent de disparaître même si la mémoire en reste vive.

Car Douarnenez, c'est la sardine : on l'y pêchait déjà du temps des Gaulois. *Sardina pilchardus*, de son nom scientifique, a rythmé toute l'histoire de la ville et a été le moteur de son expansion économique et démographique. Non sans à-coups : si au début du XVIII^e siècle Douarnenez, avec ses 300 chaloupes, est le premier port de pêche à la sardine, devant Concarneau, en 1789, les cahiers de doléances douarnenistes dénoncent déjà « l'entrée trop facile du poisson étranger dans le royaume », qui cause « aux pêcheries des pertes affreuses et ralentit le courage des marins ».



Le 20 novembre 1924 à Douarnenez, les sardinières en grève.

Dans les années 1870-1880 3000 ouvrières travaillent dans les conserveries

L'appertisation va révolutionner la vie du port sardinier

Mais la Révolution peut en cacher une autre, et c'est une invention, mise au point en 1795 par Nicolas Appert, qui va bouleverser la vie du port sardinier : l'appertisation – autrement dit, la conserve. Dès le milieu du XIX^e siècle, les premières conserveries s'installent à Douarnenez. Elles sont sept en 1868 et vingt-huit douze ans plus tard. Les artisans deviennent des industriels, le petit port de Cornouaille devient le premier centre français de production de sardines en boîtes.

Dans les ateliers, la demande en main-d'œuvre explose également : alors qu'environ 600 femmes travaillaient dans les ateliers avant le milieu du siècle, dans les années 1870-1880 elles sont déjà 3 000 ouvrières dans les conserveries. Des femmes, quasi exclusivement : les hommes sont à la pêche et la misère, y compris celle des familles de paysans alentour, les oblige à travailler.

Et comme les petits garçons qui embarquent dès 11, 12 ans, au mépris des lois, les petites filles se retrouvent souvent à l'usine au même âge, portant la coiffe (qui a pour fonction première de retenir leurs cheveux) qui leur vaut le surnom de penn sardin, « tête de sardine ».

La sardine, un dur labeur

C'est elle qui commande. Or c'est un poisson aussi saisonnier (elle arrive à la fin du printemps) que capricieux. Certaines années c'est l'abondance ; d'autres, on n'en pêche quasiment pas. Mais, quand

elle est là, il faut travailler, le jour ou la nuit, parfois 18 heures d'affilée. Il faut étêter, vider, passer à la saumure, sécher, frire, et enfin aligner les sardines dans les boîtes, avant le sertissage.

“On se demande comment les malheureuses ouvrières peuvent travailler de si longues heures sans reprendre haleine. » Lucie Colliard, dirigeante du syndicat CGTU

Dans *Une belle grève de femmes*, le récit qu'elle a tiré de sa présence à Douarnenez pendant la grande grève de 1924, Lucie Colliard, dirigeante du syndicat CGTU, raconte : « *Il faut être debout, toujours debout. La sardine est versée sur les tables ; les femmes la rangent la tête en bas dans des espèces de petits paniers en fil de fer qui seront trempés dans l'huile bouillante. Puis le poisson sera rangé et serré dans les boîtes, qui seront ensuite remplies d'huile et soudées à la machine (...). Il se dégage de cette marée et de cette huile bouillante une odeur complexe qui vous écœure ; on sort de là avec la migraine et on se demande comment les malheureuses ouvrières peuvent travailler de si longues heures sans reprendre haleine.* »

1905, premier mouvement de grève

Pour quel salaire ? Jusqu'en 1905, les sardinières sont payées « au mille », c'est-à-dire au lot de mille sardines traitées : environ 12 francs par semaine, pour 14 heures de travail par jour, soit... 15 centimes de l'heure. Cette année-là, un premier mouvement de grève permet aux sardinières, qui ont créé leur propre syndicat quelques années auparavant, de gagner d'être payées à l'heure. C'est la première fois qu'une lutte gagne à Douarnenez. L'organisation, les solidarités nées à cette occasion ne resteront pas lettre morte.

“Le succès de la grève des sardinières comptera pour beaucoup dans la genèse et l'évolution d'un conflit de femmes. » Anne-Denes Martin, historienne

Dans *les Ouvrières de la mer*, l'ouvrage de référence qu'elle a écrit sur le sujet, l'historienne Anne-Denes Martin (1) commente : « *Le succès de la grève des sardinières comptera pour beaucoup dans la genèse et l'évolution d'un conflit de femmes, car les récits des événements seront communiqués à la génération suivante. (...). Vingt ans plus tard, en 1924-1925, ce sont les filles, les nièces des grévistes de 1905 qui prendront la relève.* »



A la fin du XXe siècle la même technique est pratiquée dans les usines Connétable
(Jean-Daniel Sudres/Voyage gourmand/Saif Images)

L'industriel Chancerelle, (marque Connétable), est l'un des plus anciens, est aujourd'hui le dernier à maintenir une partie de sa production à Douarnenez.

La « grande grève » commence le 21 novembre 1924. « On n'arrivait pas, témoigne une ancienne sardinière dans l'ouvrage d'Anne-Denes Martin. Douarnenez a eu beaucoup de misère. Douarnenez a été pauvre. La grève, c'était le besoin. » Les ouvrières sortent des usines, défilent dans les rues comme elles ont appris à le faire en procession, en ces terres imprégnées de catholicisme. Elles exigent « Pemp real a vo » (« Ce sera 25 sous »), soit 1,25 franc de l'heure, au lieu de 0,80 franc qui est alors la règle. Les ouvriers des ferblanteries les suivent. Un comité de grève est élu. 73 % des sardinières sont en grève et, malgré la misère, la ville restera paralysée pendant des semaines.

La « grande grève » de 1925

La mairie aussi soutient le mouvement. Car, depuis 1921, Douarnenez l'industrielle a un maire communiste – ce qui fait d'elle, avec Saint-Junien (Haute-Vienne), la première municipalité communiste de France. En 1924, il s'appelle Daniel Le Flanchec, qui met la municipalité à disposition des grévistes, défile avec elles, organise la solidarité... et devient ainsi la cible des usiniers. Le 1^{er} janvier 1925, dans un bar de Douarnenez, des hommes de main recrutés à Paris par les patrons lui tirent dessus. « *Le sang ouvrier a coulé à Douarnenez* », titre dans sa une l'Humanité. Cette tentative de meurtre achève de rendre la position des usiniers insoutenable : le 6 janvier, ils signent un contrat portant le salaire des sardinières à 1 franc de l'heure.

Douarnenez, terre « rouge »

Mais cet accord représente bien plus : un tournant dans la vie de la cité. Les patrons n’y font plus la loi. Lors des élections de 1925, Le Flanchec est réélu avec, sur sa liste, Joséphine Pencalet, une des « meneuses » de la grève... alors que les femmes ne sont ni électrices ni éligibles ! Son élection sera annulée par le préfet – mais Douarnenez restera une terre « rouge » : le dernier maire communiste, Michel Mazéas, l’a été de 1971 à 1995.

Peu à peu aussi, selon un mouvement bien connu, les industriels iront chercher une sardine moins chère au Portugal ou au Maroc. Puis les usines suivront. Chancerelle (marque Connétable), l’un des plus anciens, est aujourd’hui le dernier à maintenir une partie de sa production à Douarnenez. Mais l’usine est à présent dans la zone industrielle.

Sur le port, la plupart des bâtiments des anciennes conserveries ont été détruits. Les rares à avoir survécu abritent qui un bar, qui une librairie – mais aussi le port-musée, témoin fascinant de l’ancienne activité de la ville. Car, comme bien d’autres, Douarnenez mise à présent sur le tourisme – non sans atouts. Mais la célèbre chanson des sardinières et son refrain restent, eux, d’une brûlante actualité : « *Saluez, riches heureux / Ces pauvres en haillons / Saluez, ce sont eux / Qui gagnent vos millions.* »

(1) Les Ouvrières de la mer, d’Anne-Denes Martin. L’Harmattan, 1994

JOSÉPHINE PENCALET, PREMIÈRE FEMME ÉLUE

« Une femme courageuse, et qui ne se laissait pas embobiner par le premier venu ! » Hélène Pors, sa petite-fille, décrit ainsi Joséphine Pencalet dans un documentaire, *Joséphine Pencalet, une pionnière*, réalisé en 2015 par Anne Gouerou. Après tout, son nom, « penn kalet », ne signifie-t-il pas « tête dure » ? Née en 1886, elle part vivre à Paris en 1908. Veuve de guerre avec deux enfants, elle revient à Douarnenez en 1918 et travaille chez Chancerelle. Membre du comité de grève en 1924-25, elle figure en quatrième position sur la liste du « Bloc ouvrier et paysan », présentée aux municipales de 1925 par le maire sortant communiste, Daniel Le Flanchec. Cette année-là, dans le prolongement d’une proposition de loi sur le vote des femmes portée par Marcel Cachin, le jeune PCF met de nombreuses femmes sur ses listes. Joséphine Pencalet fera partie des rares élues, et le restera six mois, le temps de participer aux commissions municipales hygiène et scolarité... avant de voir son élection invalidée. Il faudra encore vingt ans pour que les femmes deviennent des citoyennes à part entière.
